

LE VICE-AMIRAL PLATON (1886-1944)
GOUVERNEUR DE DUNKERQUE EN 1940
Par Jean-Marc Van Hille

Nous pouvons diviser la vie de l'amiral Platon en quatre grands chapitres : jusqu'en 1937, l'officier de marine brillantissime ; de 1937 au 4 juin 1940, le patron de la Marine à Dunkerque puis le gouverneur de la ville sous les bombes allemandes ; de septembre 40 à mars 43, le secrétaire d'État du gouvernement de Vichy ; l'exilé enfin, jusqu'à sa fin tragique d'août 1944.

Mais qui se souvient aujourd'hui de l'amiral Platon en tant que marin ? Reconnaissons-le, chez les historiens de la Seconde Guerre mondiale, même sa remarquable prestation comme gouverneur de Dunkerque a été occultée par les positions qu'il a prises comme ministre de Vichy. Il faut se souvenir que Platon était l'exemple type de l'officier supérieur du début du 20^{ème} siècle : un sens absolu de l'honneur, de l'obéissance, du serment, tout cela pétri dans une philosophie maurassienne qui généra par la suite les excès que l'on sait.

Charles Platon est né à Bordeaux le 19 septembre 1886. D'un milieu très modeste, le jeune adolescent ressent néanmoins l'appel de la mer et dès la fin des études secondaires, doté d'une bourse et d'un trousseau de la mairie, il passe le concours d'entrée à l'École navale. A 18 ans, il est admis 15^{ème} sur 50 candidats. Deux ans plus tard, les promesses sont tenues puisqu'il en sort en 1906 17^{ème} sur 46. C'est donc un brillant jeune aspirant qui met son sac sur le croiseur école « Duguay-Trouin ». Comme à bord du Borda les appréciations de ses professeurs sont plus qu'élogieuses.

Mais le temps de l'école est terminé et c'est sur le croiseur « Léon Gambetta » que Charles Platon va faire ses premières armes. Pour la première fois, il va commander des hommes mais aussitôt, si les louanges persistent, une remarque est faite sur un certain manque de souplesse dans ses relations avec ses sous-ordres. Cela passe pour un défaut de jeunesse et n'entrave en rien son profil de carrière. Il a fait part à ses chefs de son intention de « demander les sous-marins » ; notre homme est ambitieux, il connaît sa valeur et sait que l'arme sous-marine est réservée à l'élite mais aussi que la sélection est ardue.

De nombreux embarquements de surface et des cours de spécialisation sont toutefois indispensables avant de rejoindre Calais et l'affectation tant espérée. En 1911 Charles suit les cours d'officier torpilleur. Six mois plus tôt il a épousé à Bordeaux Suzanne Bellamy, petite-fille d'un ancien Préfet maritime de Rochefort. Enfin le 15 janvier 1913, il est affecté comme officier en second sur le sous-marin « Germinal » à bord duquel il servira pendant les deux premières années de la Grande guerre. Ses notes sont toujours aussi brillantes et cependant il rejoint pour quelques mois le torpilleur « Capitaine Mehl », en patrouille en Manche et mer du Nord, tout en suivant le programme de construction d'une nouvelle série de sous-marins que lui vaut son troisième galon. La guerre a déjà opéré de sérieux ravages parmi les sous-marins ; la pénurie d'officiers accélère donc son affectation à Toulon comme commandant de l'« Opale », un sous-marin diesel flambant neuf.

Charles Platon sort heureusement indemne de la grande boucherie de 14-18. Le programme de sous-marins étant réduit de par la fin des hostilités, Charles va pantoufler quelque temps avant de prendre le commandement du « Fulton », un sous-marin diesel flambant neuf.

Sa valeur est désormais notoire à l'état-major. Il est admis en 1921 à l'École de guerre navale dont il sort breveté un an plus tard pour embarquer comme adjoint au commandant de la flottille et officier d'état-major sur l'« Amiral Sénès ». Proposé pour le quatrième galon grâce à ses performances – ne dit-on pas de lui qu'il est « un officier complet, qui a réussi par sa valeur technique et ses grandes qualités de commandement à obtenir, au cours de la longue traversée du « Fulton » le meilleur rendement de son

personnel et de son matériel » - c'est un jeune capitaine de corvette, déjà père de quatre enfants, qui embarque le 1er août 1923 comme officier instructeur sur la vieille « Jeanne d'Arc » qui a encore fière allure en dépit de son quart de siècle.

Les jugements de ses supérieurs sont toujours aussi remarquables, mais on y dénote plusieurs allusions à une certaine rigidité d'esprit. Sans doute met-on cela sur le compte de son appartenance à l'Église réformée ! Toujours est-il que cette rigidité ne lui porte pas ombrage puisqu'il est nommé professeur adjoint de tactique à l'École de guerre et au Centre des hautes études navales. En janvier 1927 – il a 41 ans – il est promu au grade de capitaine de frégate. Plusieurs commandements suivront, entourant une affectation de trois années comme chef du 3^{ème} bureau de l'état-major général. Le 1er novembre 1935 – il est capitaine de vaisseau depuis deux ans – il prend le commandement de la 10^{ème} division légère de contre-torpilleurs à Lorient à bord du « Fantasque ». Avec lui l' »Audacieux » et le « Terrible ».



Le vice-amiral Charles Platon
(Source : La Contre-Réforme catholique au XXI^e siècle)

C'est alors qu'éclate la guerre d'Espagne. Les missions de la marine sont multiples : d'abord évacuer les ressortissants français résidant en Espagne, principalement au départ des ports méditerranéens ; c'est la mission confiée à l'amiral Gensoul, le futur patron des escadres de Mers el-Kébir, à bord du « Duquesne » ; ensuite assurer le blocus de ces mêmes ports pour éviter la contrebande d'armes ; enfin et surtout dans le golfe de Gascogne, escorter les navires marchands – cinq cents d'entre eux le seront pendant la guerre - qui poursuivent leurs opérations commerciales de Bilbao à La Corogne. C'est dans cette dernière activité qu'avec sa division légère de contre-torpilleurs, Platon va s'illustrer. Il ne s'agit pas d'une sinécure, car les résidents français cherchent à quitter le pays également par les ports atlantiques, mais là ce sont des cargos qui assurent leur rapatriement : les « Château Margaux » et « Château Palmer » font des rotations incessantes entre Bilbao et le Verdon. La situation est d'autant plus critique que le général Franco a doublé la limite des eaux territoriales à six milles, ce qui rend automatiquement suspect tout navire étranger s'y aventurant. La diplomatie doit impérativement l'emporter sur l'envie de riposter aux agressions ; c'est ainsi que le 8 juillet 1937, Platon est pris en chasse par l' »Almirante Cervera » qui n'hésite pas à pointer ses canons sur le « Fantasque ». Platon obéit aux ordres qui sont d'éviter tout affrontement ; il se retire, d'autant plus qu'il doit aller chercher les cargos « Cassidaigne » et « Ploubazlanne » de la compagnie France Navigation, qui font route sur Gigon. Le port est surveillé de près par les navires franquistes qui, en octobre, arraisonnent le cargo « Cen » s des Chargeurs de l'Ouest, porteur d'un plein de minerai chargé pour Bayonne. Platon intervient auprès des autorités portuaires, et le cargo est libéré.

Les équipages sont fatigués et les distractions sont rares ! Platon, qui ne dispose pas des moyens financiers de les distraire par des excursions à terre et qui trouve exorbitants les prix demandés par les compagnies d'autocar, n'hésite pas à écrire aux armateurs pour leur demander une subvention : France Navigation, financée par le Parti communiste, obtempère et lui envoie un mandat de 12000 francs... Son action pendant la guerre d'Espagne lui vaut les félicitations de l'amiral Odend'hal, le futur chef de la mission diplomatique à Londres en 1940, qui loue le pragmatisme de Platon, tout en soulignant, une fois de plus, son manque de souplesse !

Le 6 novembre 1937, il débarque du « Fantasque », sans illusions sur la tournure que les événements vont prendre en Europe et surtout en France, où l'insuccès du Front populaire mais aussi le laxisme des pouvoirs publics fragilisaient le pays face à celui qui, dans « Mein Kampf », avait écrit... « Ne tolérez jamais qu'une seconde puissance se crée en Europe, face à l'Allemagne ».

Trois semaines plus tard, Platon est nommé patron de la Marine à Dunkerque, ce qu'il considère un peu comme un exil, en dépit des nombreuses responsabilités qui sont les siennes : la protection des côtes, la sécurité des convois, le port de commerce, la police de la navigation, les services de la Marine, un hôpital et surtout le ravitaillement des populations. Ces diverses fonctions seraient de nos jours réparties entre plusieurs administrations, mais nécessité fait loi ! Il a à peine 50 ans et se sent la force de gérer la situation. Quelques conflits avec les dockers – à Dunkerque, cela s'impose ! – parsèment une activité incessante mais strictement administrative jusqu'à la déclaration de guerre, plus précisément en août 1939, lors de la dissolution du parti communiste. En octobre de la même année il reçoit ses deux étoiles et en même temps, voit sa mission étendue à Calais et Boulogne. La remise en état des batteries côtières est pratiquement terminée quand les convois commencent à sillonner Manche et mer du Nord, et qu'il faut les protéger. Pendant la « drôle de guerre », les Allemands qui ne la trouvent pas si drôle, ont mouillé des mines magnétiques de part et d'autre des bancs de Flandres. La police de la navigation incombe également au jeune contre-amiral. Il dépend d'abord du vice-amiral Rivet à qui succèdera rapidement le vice-amiral Castex, le célèbre stratège, dont la mésentente chronique avec Darlan n'augure rien de bon et qui cèdera très vite sa place à l'amiral Abrial. Les deux hommes travailleront la main dans la main, jusqu'au 4 juin 1940. Alors que les rapports fourmillent de mésententes entre les grands chefs militaires français et anglais, au plus haut niveau, on ne trouve aucune trace semblable entre Abrial et Platon, preuve qu'ils ont oeuvré en pleine harmonie dans les journées terribles qui ont suivi.

La Marine française est alors la troisième au monde, avec une dizaine de cuirassés, 19 croiseurs, 70 torpilleurs et contre-torpilleurs, 77 sous-marins et 1 porte-avion.

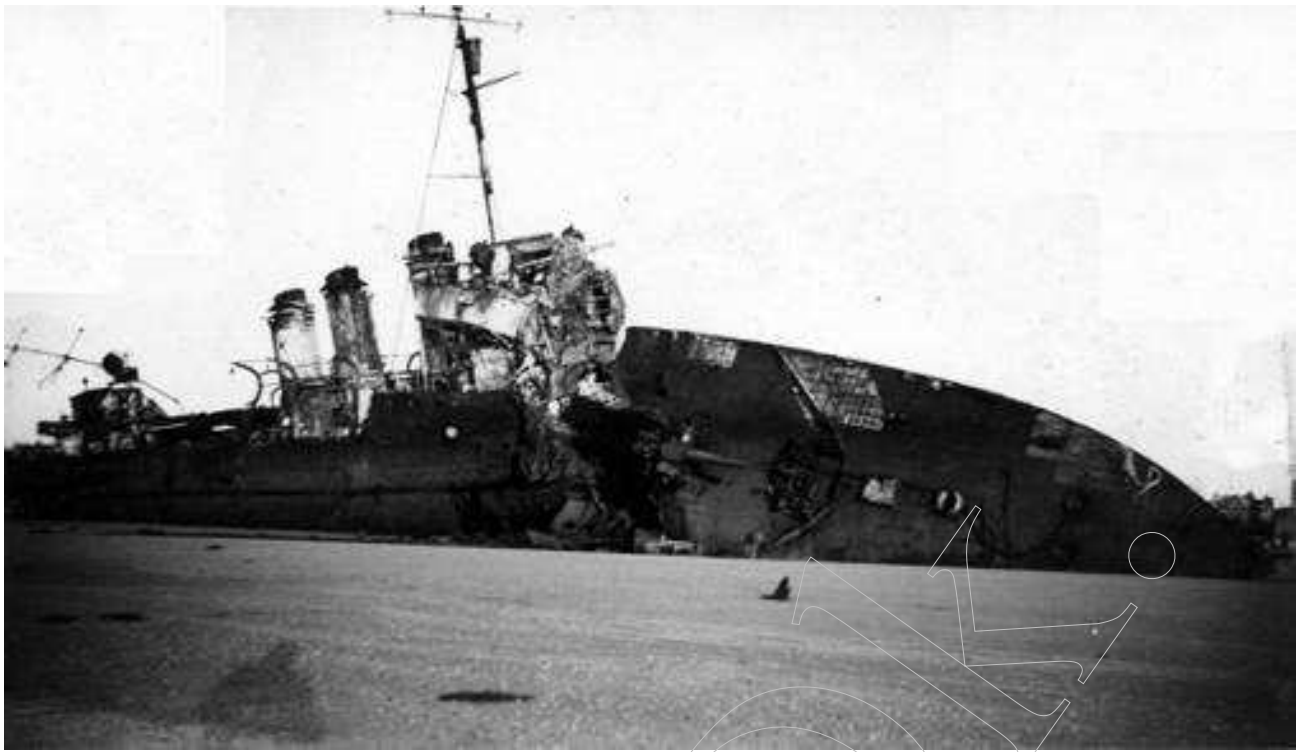


Dunkerque en 1940

(Archives familiales de Mme. Pourre. Tous droits réservés)

Le 10 mai, tout change. L'invasion de la Belgique, des Pays-Bas et du Luxembourg amène le gouvernement à envoyer au roi Léopold III l'assistance promise. Quelques heures après que les premières bombes fussent tombées sur Dunkerque, Platon quitte le port à bord du « Fougueux » avec deux divisions de torpilleurs. Avec lui plusieurs ferry-boats et cargos transportant plus de 3000 hommes qu'il doit débarquer à Flessingue dans l'île de Walcheren, dont l'amiral prend le commandement. Il rencontre les autorités militaires et maritimes locales, mais également le général français Durand dont le défaitisme le scandalise au point que selon un rapport néerlandais, Platon aurait donné l'ordre de l'abattre au cas où Durand aurait retiré ses troupes devant l'envahisseur ! Mais la pression est trop forte : les résistances néerlandaise et belge s'écroulent, les « Panzerdivisionen » écrasent tout sous leurs chenilles. Les navires français se battent à Breskens mais le rapport de forces oblige Platon à rapatrier en urgence 1800 hommes sur 4 torpilleurs et 5 chasseurs de mines. Il quitte Flessingue le 17 mai pour Dunkerque.

La ville est dévastée, le port quasiment anéanti, la rade infestée de mines magnétiques. Les pilotes doivent redoubler d'attention pour parer les épaves qui encombrant déjà les passes. Les magasins portuaires, l'entrepôt des sucres et celui des cotons, la gare maritime sont à leur tour réduits en cendres. Le général Weygand nomme Abrial amiral Nord ; Platon devient gouverneur de Dunkerque. La chasse aux pillards lui incombe, mais aussi le contrôle de l'exode des populations, l'accueil des Belges et des Néerlandais qui déferlent vers l'ouest sous les bombes allemandes. Trois cent cinquante maisons ou immeubles ont déjà été rasés, 15000 Dunkerquois ont quitté la ville. Sur les bancs de Flandres, devant la ville même, plusieurs torpilleurs sont coulés, tels que l'« Adroi » qui vient mourir sur la plage de Malo-les-Bains, et dont l'épave, fichée dans le sable à marée basse, faisait la joie du jeune adolescent que j'étais alors.



Le torpilleur Adroit échoué sur la plage de Malo
(Source : Dkepaves, © Bruno Pruvost).

Comme gouverneur, Platon entretient les meilleures relations avec les maires de diverses communes limitrophes de Dunkerque, qui sont francs-maçons, ce qu'ignore l'amiral. Ceci prouve que ses violences ultérieures ne furent que soumission au pouvoir pétainiste, et non opposition acharnée à un Ordre dont il ignorait tout.

Le 24 mai Hitler arrête ses chars le long de l'Aa pendant 48 heures. Mais il ne s'agit que d'une cœur de diversion, et l'invasion reprend de plus belle. Les troupes britanniques du général Gort ont reçu l'ordre de se replier sur Dunkerque en vue d'une évacuation en catastrophe. Abrial et lui ne s'entendent pas ; les troupes françaises, anglaises et belges se massent sur un front élargi qui devient rapidement un cul-de-sac mortel. L'opération Dynamo est confirmée ; en moins d'une semaine, 342000 hommes vont réembarquer, du port et des plages sur une quinzaine de kilomètres à l'est de Dunkerque. Platon est omniprésent et prend des risques importants : sur ses épaules pèse la lourde charge de l'organisation logistique la plus gigantesque de mémoire d'homme, dans un climat d'affolement général où il garde un sang froid absolu, donnant des ordres pour déséchouer tel navire, organisant l'envoi d'une rame de wagons contenant du gaz vers la campagne, sous les bombes. Il doit non seulement coordonner les évacuations mais aussi superviser les services médicaux, répartir les blessés dans les divers hôpitaux de la région, assurer tant que faire se peut la sécurité des mouvements, toujours sous le feu hurlant des Stukas, assurer le ravitaillement des populations terrorisées. Du 29 mai au 3 juin, les plages connaissent une folle activité. Dans le désordre le plus total, des lambeaux de troupes arrivent de Cœur, de la Flandre française ; les routes sont paralysées, les villages encombrés de matériels militaires hors d'usage, de cadavres de chevaux, d'épaves diverses. Les hôpitaux ne peuvent plus accueillir les blessés ; on aligne les corps des victimes à l'extérieur du sanatorium de Zuydcoote dont les salles ne peuvent plus accueillir les quelques 8000 blessés. Les pillages de maisons abandonnées se multiplient. Des files interminables de soldats se forment perpendiculairement au front de mer, reculant avec le flot, regagnant le terrain perdu avec le jusant. Les Moères, cette vaste zone entourant les villages à l'est de Dunkerque, sont inondées. Les derniers soldats, qui reçoivent des ordres contradictoires, ne savent plus à qui obéir. D'ailleurs ils n'ont plus de chefs. Amassés sur la jetée d'embarquement pour ceux qui ont réussi à atteindre le port, ils embarquent dans la soirée du 3. D'autres, moins heureux, rejoignent dans l'eau glacée les embarcations de toutes sortes qui sont venues les chercher. L'après-midi, Abrial a reçu l'ordre, lui aussi, d'évacuer avec Platon. Celui-ci fait ses adieux au maire ; l'ordre lui blesse le cœur... « Ceux qui me connaissent, dit-il, n'ont pas besoin que je leur dise ce que

j'éprouve : votre souffrance, votre martyre, auxquels m'avait attaché ma nomination comme gouverneur et que je ne partagerai pas, parce que je ne peux pas les partager ; je servirai où l'on m'enverra, avec générosité, fortifié par la pensée de votre vaillance ; j'ai aimé votre population, dans ses souffrances, dans ses faiblesses, dans son héroïsme silencieux... »



L'amiral Abrial
(Source : Espace traditions École navale).

Vers minuit, Abrial et Platon embarquent. Ils se retrouveront à Londres puis à Paris quelques jours après, mais le destin ne tardera pas à les séparer : le 19, l'amiral Nord est fait prisonnier à Cherbourg. Platon, après avoir commandé le groupe des secteurs de Normandie pendant une dizaine de jours, quitte la France puisque depuis le 1er juin, il est affecté au commandement de la Marine en Afrique Occidentale Française. Le 22 juin il est à Casablanca, responsable éphémère de la défense du littoral marocain, des bâtiments de la flotte et des escadrilles d'aviation maritime, avant de rejoindre la capitale sénégalaise. C'est là que l'atteint la nouvelle de l'agression de Mers El Kébir qui le révolte. Ses sentiments anglophobes sont maintenant exacerbés. Le 7 juillet les Anglais attaquent Dakar et endommagent gravement le cuirassé « Richelieu », paralysé à quai.

La convention d'armistice est maintenant signée : la flotte doit être démobilisée et rassemblée dans des ports à déterminer : le gouvernement allemand s'engage à ne pas l'utiliser à ses propres fins ; les navires de commerce se voient interdire de quitter les ports etc.

La mission de Platon en AOF est abrégée ; le 23 août il est rapatrié sur Toulon et prend le commandement – très bref lui aussi – de la 3^{ème} escadre légère de torpilleurs.

Pour les officiers de Marine d'active, généraux et supérieurs, c'est l'heure du choix. Après l'appel du 18 juin, aucun d'entre eux n'a répondu à de Gaulle ⁽⁴⁾. Il faudra attendre le débarquement allié en Afrique du Nord de novembre 1942 et le sabordage de la flotte qui en fut la conséquence, pour que commencent les adhésions à la France Libre. En prenant ses fonctions, Platon sonde ses officiers ; tous sont troublés, mais un seul se fait mettre en congé d'armistice pour rejoindre l'homme de Londres. Une telle unanimité conforte l'amiral dans son sentiment de fidélité sans réserve au nouveau gouvernement formé à Vichy le 10

juillet. Sa vie vient de changer ; il fait amener sa marque du torpilleur sur lequel il n'avait jamais navigué. Pour lui, l'ennemi c'est l'Angleterre. Le 6 septembre il est à Vichy ; huit jours plus tard il prend ses fonctions de secrétaire d'État aux Colonies.

Rien ne l'a préparé à cette mission, et certainement pas son court séjour à Dakar. Mais le gouvernement a besoin d'hommes de fidélité et de courage, et qui ont fait leurs preuves en toutes occasions. C'est indiscutablement le cas de Platon.



**L'amiral Platon conversant avec un capitaine de vaisseau au Bastion 32
(Source : Dunkerque ville ardente)**

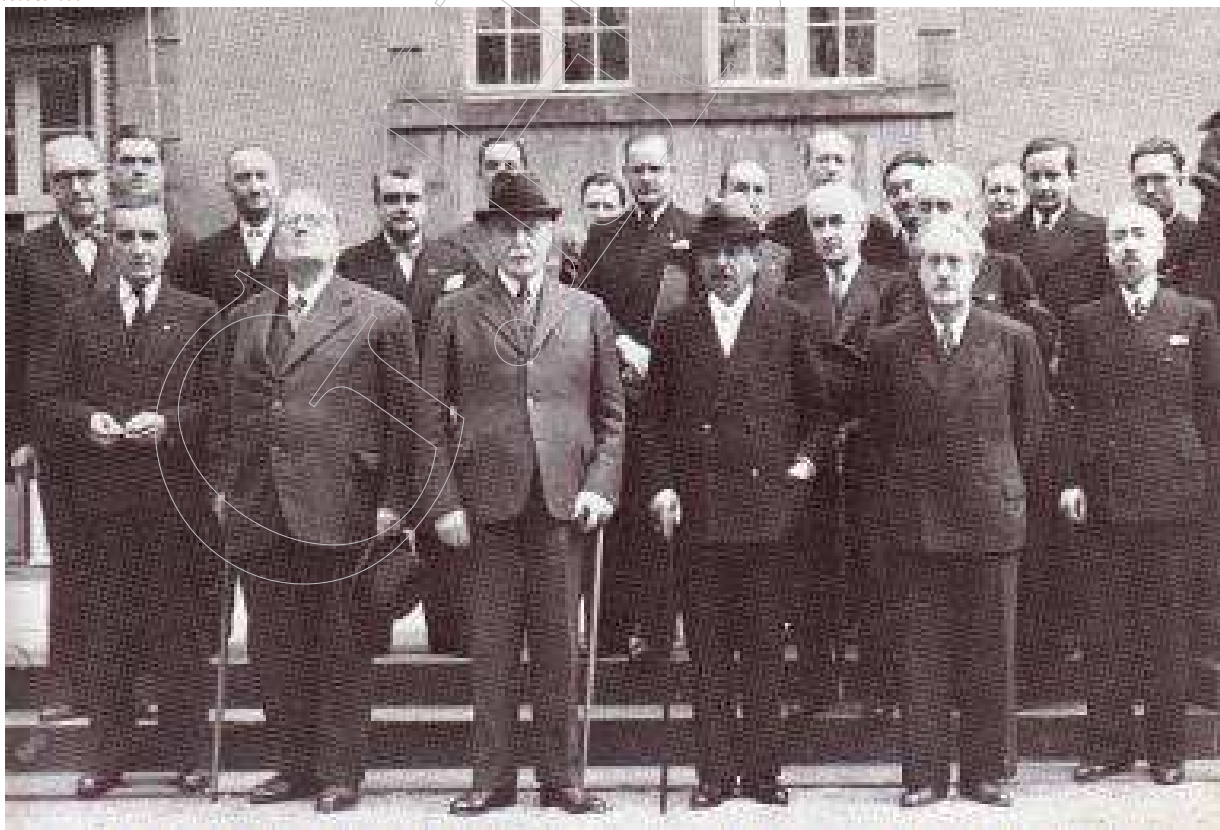
Cependant l'amiral ne laissera guère de traces tangibles de son passage aux Colonies. Sur demande du Maréchal il fait un voyage en Afrique du Nord et à Djibouti où il contracte une maladie assez grave.

Pendant cette même période, il s'illustra dramatiquement dans la lutte contre les sociétés dites secrètes, au premier rang desquelles la franc-maçonnerie. L'officier psychorigide que nous connaissons déjà y fera pour la première fois preuve de fanatisme. Maurassien convaincu, il considère l'Ordre maçonnique comme l'antichambre de l'enfer. Poussé par l'envahisseur dont une des premières actions en arrivant à Paris le 14 juin a été de prendre possession des locaux des obédiences maçonniques et de s'emparer de leurs archives, Platon va montrer dans ses nouvelles fonctions un zèle démesuré. Laval s'est déchargé sur lui d'une mission qu'il aurait répugné à accomplir lui-même puisque sa belle-famille comptait plusieurs francs-maçons et, qu'au fond, il n'a rien contre eux ! La première mission de l'amiral va être d'éradiquer les maçons de l'administration, puis de faire établir des listes de noms en compilant les archives des loges, ce qui débouchera sur des résultats totalement fantaisistes. Mais cela ne le découragera pas ; dans une allocution du 23 février 1943, il se déclare décidé à agir « avec froideur, méchanceté mais sans violence apparente »... Le protestant rigide va se livrer avec acharnement à une lutte disproportionnée qui lui vaudra l'ironie de Pétain et de son entourage !

Mais à l'Hôtel du Parc, l'atmosphère ne se prête plus depuis longtemps aux sarcasmes. C'est plutôt, dès le retour de Laval au pouvoir au printemps 1942 après sa brutale éviction du 13 décembre 1940, un climat délétère de complots, de suspicions et de coups bas qui s'installe sournoisement. Platon, nommé le

18 avril secrétaire d'État auprès de Laval, représente à plusieurs reprises le chef du Gouvernement à des cérémonies commémoratives en l'honneur des victimes des bombardements anglais sur la banlieue parisienne. Il prend dans ses discours des positions haineuses contre les Alliés, positions qui lui vaudront en retour des lettres cinglantes de résistants.

La situation est totalement bouleversée le 8 novembre 1942, avec le débarquement allié en Afrique du Nord, que cependant de nombreux symptômes auraient pu laisser prévoir, tels que la constitution par les Américains de stocks d'essence en Algérie et au Maroc, ou de matériels militaires en Egypte. Une valse des amiraux va s'en suivre : Auphan, secrétaire d'État à la Marine démissionne ; Abrial lui succède. Darlan, dont il est probable qu'il était au courant du fait, si ce n'est de la date, fait mine de s'insurger en clamant qu'il n'y a pas de dissidence en Afrique du Nord ! Laval approuve mais il est tout aussi convaincu que l'intervention alliée est imminente. L'invasion de la zone libre trois jours plus tard change la donne. Si certains voient dans ces deux événements le début de la fin, d'autres – comme l'amiral de Laborde, chef de la Flotte de haute mer et encore plus fanatique que Platon si cela est possible – estime que le moment est venu de collaborer physiquement si l'on peut dire, avec l'ennemi. Depuis le mois d'août, il songe à envoyer au Tchad des troupes françaises armées par les Allemands, pour s'opposer à l'avancée de Leclerc, prétendant agir avec l'accord de Pétain et de Laval. Il envoie 23 lettres à Platon sur le sujet ! Que fait l'amiral ? On n'en a aucune trace écrite mais la veille du débarquement, Laborde est reçu à l'ambassade d'Allemagne par Otto Abetz et, à peine de retour à Toulon, il envoie un volumineux rapport à Platon. De là à déduire que c'est ce dernier qui a missionné Laborde auprès d'Otto Abetz, il n'y a qu'un pas... Le projet avorte heureusement. Platon est envoyé à deux reprises en Tunisie, dans l'espoir que son anglophobie exacerbée permettra aux autochtones de s'opposer aux Alliés en continuant la résistance aux côtés des Allemands. Mais sur place on lui met des bâtons dans les roues ; sa mission est un échec. Platon fustige violemment Darlan qui s'est rallié aux Alliés ; l'Afrique noire le suit. Le sabordage de la flotte sera l'ultime événement de cette période terrible. Platon est furieux, il se heurte au général Weygand dans des termes qui frôlent le délire, mais le sabordage lui a ôté son dernier espoir de voir les armées française et allemande combattre côte à côte ; on parle à son sujet et à celui de Laborde d'entente avec l'ennemi. Le chef de la Flotte de haute mer est limogé ; Platon sent le plancher vaciller sous lui mais ne désespère pas pour autant.



Conseil des ministres à Vichy. Platon est au premier rang à gauche.
(Tous droits réservés)

Son opposition à Laval l'amène à prendre d'autres positions extrêmes : il se verrait bien secrétaire général du gouvernement, en remplacement de l'amiral Jardel qui vient lui aussi d'être évincé. Il ne réalise pas que « l'affaire Laborde » a signé sa perte, d'autant plus qu'il fréquente de plus en plus les « collaborationnistes parisiens » dont les excès verbaux inquiètent davantage qu'ils ne suscitent de vocations. Comment n'a-t-il pas réalisé alors que sa situation, comme celle de Laborde, le faisait tomber sous le coup de l'article 75 du Code pénal, qui « rend coupable de trahison et punit de mort tout Français qui portera les armes contre la France et qui entretiendra des intelligences avec une puissance étrangère en vue de l'engager à entreprendre des hostilités contre la France » ? Jusqu'avant le débarquement ses prises de position excessives étaient tolérées ; elles s'inscrivaient dans la politique déterminée à Montoire en octobre 1940 et seule sa rigidité caractérielle les rendait plus visibles que d'autres. Mais le projet d'intervention au Tchad dépassait les bornes. Dès lors Laval – heureux de trouver enfin un motif de se séparer d'un secrétaire d'État de plus en plus encombrant – a décidé d'évincer un amiral trop ambitieux et qui se contrôle mal. Le portrait le plus précis dont on dispose de Platon à cette époque, est peint par Jean Tracou, directeur du Cabinet du Maréchal... « C'est l'homme des contrastes. Il applique à la poursuite de desseins absurdes toute l'ardeur dont il surabonde. On lui eût souhaité une médiocrité dorée. A un caractère de cette hauteur et de cet aveuglement, toute dissidence paraît monstrueuse, inexpiable... Il aurait fallu mettre Platon dans un beau cadre, donner ses faits d'armes en exemple et éviter par-dessus tout de le mêler à la politique. Cet admirable soldat, ce patriote indéfectible ne pouvait que s'y perdre. L'ordre allemand l'impressionnait et il ne semble pas qu'il ait cherché au-delà. L'anti-gaullisme et l'anti-maçonnisme étaient les pôles de son credo politique. Par aveuglement et étroitesse d'esprit, il tomba dans le sectarisme... »

Laval a eu gain de cause : le 1^{er} janvier 1943 Platon et son directeur de cabinet sont écartés du pouvoir et réintégrés dans le service général de la Marine, première étape d'une éviction définitive. Le 27 mars l'amiral bénéficie d'une permission de trois mois et quitte Vichy pour rejoindre la maison familiale de Pujols-sur-Dordogne, son lieu d'exil définitif.

Ce serait mal connaître notre homme que de croire qu'il va vaquer à des occupations pacifiques, même s'il lit beaucoup, cultive son jardin, écoute de la musique etc. Il a 57 ans et s'estime en pleine forme. Il est placé sous surveillance – la méfiance de Laval ! – ce qui ne l'empêche pas de faire de nombreux voyages à Paris pour y rencontrer ses amis collaborationnistes – Déat, Bichelonne, Luchaire, Doriot - ou à Vichy pour des réunions de la Francisque. Pris d'une sorte de frénésie épistolaire, il prépare des mémoires à destination de Berlin, dans lesquels il fustige la politique de Laval et détaille ses idées pour un futur gouvernement à Paris : création d'une police et d'un tribunal efficaces, élimination de la Résistance, amélioration de la propagande, contrôle des partis politiques etc. Il milite ardemment pour l'enrôlement de jeunes Français dans la Kriegsmarine au point de recevoir un cinglant rappel à l'ordre du secrétaire d'État à la Marine, l'amiral-Bléhaut. Cela ne l'empêche pas d'écrire longuement au chef de l'État pour tenter de le convaincre de limoger Laval et de former un nouveau gouvernement dont lui, Platon, ferait évidemment partie. Et pour faire bon poids bonne mesure, il envoie une lettre à Hitler dans laquelle il précise ses vues sur ce nouveau gouvernement.

On pourrait encore citer plusieurs exemples d'excès de ce genre. La consultation de ses brouillons laisse penser que l'exaltation dont il fait preuve est un signe d'un certain désordre mental. Je n'emploie volontairement pas de termes psychiatriques mais son écriture de plus en plus saccadée, des fautes d'orthographe, un complexe visible de persécution, la conviction profonde qu'il est l'homme capable de résoudre les problèmes du gouvernement alors qu'il a lui-même reconnu n'être pas doué pour la politique, laissent planer l'ombre d'une paranoïa. Sait-il alors que celui dont les Allemands ont demandé la réintégration dans le gouvernement, c'est Darnand et non pas lui ? Un sursaut d'espoir l'envahit : en avril Pétain lui demande de rencontrer à Paris le numéro 3 des SS, le colonel Bühler, au sujet de Laval. Platon fait un rapport enthousiaste au Maréchal : l'occupant veut le limogeage du président du Conseil... Platon, dans sa naïveté, ne s'est pas aperçu que les Allemands veulent l'utiliser comme fomenteur du complot.

Après le débarquement de Normandie, les collaborationnistes parisiens, constatant que leur audience ne cesse de baisser dans l'opinion, décident un coup d'éclat : publier un manifeste pronazi, déplorant la désintégration de l'État. Platon fut chargé de le porter au Maréchal le 9 juillet. Pétain le reçoit froidement... « Mon pauvre ami, dit le chef de l'Etat, vous feriez mieux de rester à la campagne et de vous tenir en dehors de tout cela ».



**La tombe du vice-amiral Platon à Pujols-sur-Dordogne
(Collection personnelle)**

Pour l'amiral, c'est un désaveu flagrant. Il se sent lâché par tous et se retire à Pujols. Le 11 juillet le Conseil national de la Résistance diffuse de Londres un appel à « exterminer les tueurs de la Milice ». Le gouvernement provisoire confirme sa décision d'arrêter tous les dirigeants de Vichy. Dans la nuit du 21 au 22 juillet, Platon est arrêté à son domicile par un groupe de FTP ⁽²⁾. Reclus dans la campagne périgourdine, il fait l'objet d'un procès sommaire mené par le sinistre Doublemètre, un « résistant » de la dernière heure dont les exactions sont tristement célèbres. L'amiral n'a bien sûr aucune chance. Il est condamné à mort mais, s'agissant d'un amiral à trois étoiles, la sentence doit être entérinée par les autorités. On demande donc confirmation à Lyon, mais la réponse tarde. On peut supposer que les chefs de la Résistance veulent se faire couvrir par Alger. La décision finale vint-elle de De Gaulle en personne ? Nul ne le sait.



**L'allée où Platon fut exécuté à Montignac en Dordogne
(Collection personnelle)**

Platon change souvent de lieu de détention. Il écrit à son épouse des lettres où la sérénité est revenue. Il est de bonne humeur et sabre même le champagne avec ses geôliers le 15 août, en apprenant le débarquement de Provence. Tout le monde chante la Marseillaise, l'amiral le premier.

Dans la soirée du 28 août, Platon est fusillé ; il a commandé lui-même le feu après avoir déclaré à haute voix qu'il avait « toujours aimé son pays et qu'il avait toujours cru le servir jusqu'au sacrifice suprême ». On ne retrouva son corps qu'un an plus tard. Inhumée une première fois à Valojoux, sa dépouille fut transférée ultérieurement dans le caveau familial de Pujols, où elle repose encore aujourd'hui.

L'action publique intentée contre lui par la Haute Cour de justice est éteinte le 19 septembre 1945.

« Personnage secret, à la fois fascinant et déroutant ». Son sens de la fidélité et de l'honneur, si magnifiquement illustrés jusqu'en juin 1940 mais qu'il a ensuite malheureusement mis au service d'une détestable cause, l'opiniâtreté et le courage dont il a fait preuve dans toutes ses actions, font de lui un homme hors du commun, fourvoyé dans une politique trop complexe pour lui et dont on ne peut que regretter les outrances car s'il eut été plus modéré, sa vision d'une Europe fédéraliste où, les haines apaisées et la justice rendue, la France et l'Allemagne se seraient unies comme elles le sont aujourd'hui, auraient pu faire de lui l'un des pères fondateurs de l'Union européenne, au même titre qu'un Adenauer ou qu'un Jean Monnet.

L'Histoire, avec un grand H, en a décidé autrement.

Jean-Marc Van Hille
Août 2015

Lexique :

- (1) Rappelons que l'amiral Muselier était à l'époque déjà en retraite.
- (2) Francs-tireurs et partisans, une des branches de la Résistance.

